

# MES PETITS COMPAGNONS DE ROUTE

Un programme de cinq courts métrages réalisés entre 2010 et 2016. Animation, couleur, 35 minutes, distribué par Little KMBO.

## Les copains d'abord !

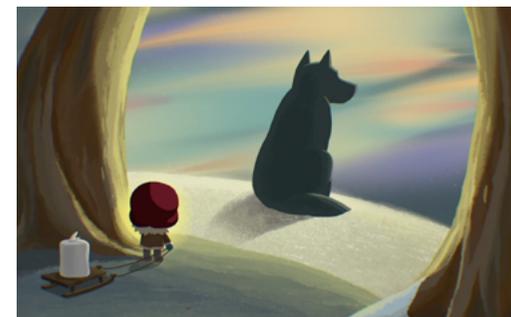
Le point de vue de Zoé Mathieu

Voilà un titre qui nous promet de faire de belles rencontres au cinéma ! **Mes petits compagnons de route** regroupe en effet cinq courts métrages d'animation sans dialogues qui mettent chacun en scène des rencontres entre des personnages divers et variés : un petit garçon et un lapin se lient d'amitié, se disputent puis se réconcilient dans *Lapin des neiges* ; le personnage éponyme de *Moroshka* héberge secrètement un loup menacé par les autres villageois ; une petite Inuite, un pingouin, un renard blanc et un narval s'entraident pour survivre à la fonte de la banquise tout au long de *Bienvenue chez moi !* ; le loup solitaire d'*Au revoir, Été* prend soin d'un petit pingouin tombé dans sa cheminée ; enfin, dans *Chanson pour la pluie*, un petit citadin fait la connaissance d'un étrange renard.

À l'issue de ces rencontres, on voit se développer à l'écran des liens de sympathie et de tendresse entre les personnages. Or, ce sont précisément ces relations affectives qu'Éva Morand, chargée d'éducation aux images à L'Archipel des lucioles, et Doris Gruel, responsable des programmes pour le jeune public du distributeur de films Little KMBO, ont voulu explorer en créant ce programme de courts métrages : « *L'amitié est un dénominateur commun à de nombreux films du catalogue de Little KMBO parce qu'elle joue*

*un rôle fondateur pour beaucoup d'enfants*, remarque Doris Gruel. *Nous avons sélectionné des courts métrages qui nous invitent à observer comment se construit un sentiment d'amitié et comment il évolue. C'est un point de départ qui permet ensuite de brosser de nombreuses thématiques en rapport avec l'Autre, notamment le sentiment de solitude, le vivre-ensemble, l'empathie, la tolérance, la solidarité et l'altruisme.* » Le déterminant possessif « mes » présent dans le titre invite le public à s'identifier aux personnages et à la multitude d'expériences qu'ils vivent.

Éva Morand précise que le fil conducteur de l'amitié n'empêche en rien la diversité des intrigues : « *Les relations sont toutes différentes. Elles peuvent se révéler complexes, elles ne vont pas toujours de soi. Nous voulions montrer que le chemin n'est pas tout tracé pour ces petits compagnons de route et que, parfois, il n'y a pas de happy end.* » Le mot « compagnons » n'a d'ailleurs pas été choisi par hasard : il peut sembler moins fort que le terme « amis », mais il a aussi un sens plus large, il désigne celui ou celle qui se tient à nos côtés. Associé à la métaphore de la route pour désigner la vie, il fait écho à l'image des empreintes de pas des personnages qui cheminent ensemble dans *Lapin des neiges*, *Au revoir, Été* et



**Chanson pour la pluie** : les compagnons de route marchent côte à côte pendant un temps, leurs traces de pas se suivent, puis parfois leurs chemins se séparent pour un moment ou pour toujours.

À la diversité des intrigues s'ajoute celle des pays d'origine des films ainsi que des techniques d'animation utilisées : **Lapin des neiges**, **Bienvenue chez moi !** et **Au revoir, Été** sont des courts métrages coréens ; le premier est réalisé aux pastels et aux crayons de couleur, le deuxième avec la technique du papier découpé et le troisième avec une assistance numérique ; quant à la réalisatrice russe de **Moroshka** et à la réalisatrice chinoise de **Chanson pour la pluie**, elles utilisent toutes deux l'animation numérique. Ainsi, les cinq courts métrages se font écho et partagent des motifs communs tout en soulevant chacun des questions spécifiques et en développant des esthétiques singulières. Ils constituent ainsi tous ensemble un programme d'animation à la fois riche et cohérent qui interroge notre rapport à l'altérité.

## DE LA SOLITUDE VERS LE VIVRE-ENSEMBLE

Avant de faire l'expérience de l'altérité, la plupart des personnages de **Mes petits compagnons de route** sont confrontés à la solitude. Le programme débute par le court métrage **Lapin des neiges**, dont la scène d'ouverture montre un petit garçon qui joue seul. Il fait un bonhomme de neige affublé d'oreilles de lapins pour lui tenir compagnie, mais il constate que celui-ci est incapable de jouer au ballon avec lui. La mine renfrognée du personnage et le ralentissement du rythme de la musique révèlent l'ampleur de sa déception. On retrouve la même solitude initiale chez le loup d'**Au revoir, Été**. Il semble être l'incarnation du « loup solitaire », sa chaumière isolée a des airs de tanière.

Tout au long du programme, la maison, qu'elle soit un igloo sur la banquise ou un appartement en pleine ville, représente précisément la solitude que les protagonistes ressentent avant d'avoir rencontré leur compagnon de route ou après avoir dû le quitter. Le « chez-soi », en particulier la chambre et le lit, est le lieu de l'intimité et de l'introspection. Cet espace, tout comme la solitude volontaire et relative, n'est pas négatif pour autant. Au contraire, c'est un lieu propice au retour sur soi, les personnages y réfléchissent et y prennent des décisions. Par opposition au foyer, l'extérieur est un lieu de rencontres où tout est possible,

où l'on ne peut savoir à l'avance qui l'on rencontrera ni comment évolueront les relations. Les fenêtres, à travers lesquelles regardent tous les personnages du programme, symbolisent l'attente d'une rencontre, d'une réconciliation ou de retrouvailles, le désir d'aller vers l'Autre, en somme.

La solitude des personnages est vite troublée par des rencontres tout à fait inattendues. Le loup d'**Au revoir, Été** découvre un bébé pingouin tombé dans sa cheminée tel un cadeau de Noël et devient bon gré mal gré son père adoptif. Quant au petit garçon de **Lapin des neiges**, il s'apprête à rentrer chez lui quand un lapin blanc anthropomorphe, danseur et amateur de luge, fait son apparition. Dans le sillage du mythe de Pygmalion et du conte **Pinocchio** de Carlo Collodi, le protagoniste de **Lapin des neiges** voit littéralement le compagnon de ses rêves, son alter ego prendre vie. Un coup d'œil attentif au décor de sa chambre nous le confirme : le petit garçon a plusieurs jouets en forme de lapin. L'intérieur de la chaumière du loup d'**Au revoir, Été** est tout aussi révélateur : on aperçoit un cadre avec le portrait de deux loups accroché au mur. On peut ainsi aisément imaginer que le loup a perdu un être cher ou, du moins, que l'un de ses proches lui manque. La rencontre, aussi improbable soit-elle, vient donc répondre au désir plus ou moins conscient de briser la solitude et d'aller vers l'Autre.

L'apparition du lapin des neiges peut alors être interprétée comme l'invention par l'enfant d'un ami imaginaire. Dans un entretien paru dans le numéro 9 de la revue **La Petite Fabrique** consacré à l'amitié chez les enfants, la psychologue clinicienne Anne-Claire Kleindienst explique que cette invention est tout aussi courante que bienfaitrice : « **Le cerveau limbique, ou "cerveau émotionnel", ne fait pas la distinction entre le réel et l'imaginaire, car le néocortex n'est pas encore complètement mature** [chez les plus jeunes]. **Pour certains enfants, l'ami imaginaire est un vrai compagnon, un allié qui peut soutenir ses habiletés sociales, par exemple l'aider à traverser certaines situations et apprendre à vivre avec les autres.** »

Qu'elle soit réelle ou imaginaire, la relation affective n'est néanmoins pas sans embûches. Si le petit garçon et le lapin ou le loup et le bébé pingouin partagent des moments de profonde félicité lorsqu'ils se roulent dans la neige ou se reposent paisiblement dans l'herbe, le vivre-ensemble implique aussi des désaccords. En effet, le petit



garçon refuse de prêter au lapin les chaussettes qu'il a utilisées pour faire son bonhomme de neige. Vexé, le lapin détruit le bonhomme de neige et laisse le petit garçon tout seul. Les propos d'Estelle Roulin, qui anime des ateliers de philosophie pour les enfants et collabore également au numéro 9 de *La Petite Fabrique*, nous éclairent sur cette situation : « **Avoir un ami imaginaire permet de s'entraîner aux relations sociales en élaborant des dialogues et des échanges, en imaginant une dispute, puis une réconciliation mais en tenant toutes les ficelles ! Un apprentissage fondateur.** »

De même, la cohabitation entre le loup et le bébé pingouin est parfois difficile : le loup est exaspéré par le bruit que fait le petit bébé pingouin et il devient furieux lorsqu'il découvre qu'il a cassé son lance-pierres. Comme l'explique Anne-Claire Kleindienst : « **Jusqu'à un certain stade, se disputer (...), c'est être dans la relation, s'y frotter. Ça fait partie du lien. (...) Être différent et avoir des différends est normal, être d'accord de ne pas être d'accord est super important, mais si l'on est dans un rapport qui blesse, il y a quelque chose à travailler. (...) C'est le sujet fondamental du vivre-ensemble : interagir avec des différences, chercher des compromis, des solutions, des arrangements dans le respect de l'autre et dans le respect de soi.** » Finalement, le petit garçon prend conscience que l'amitié du lapin est plus précieuse qu'une paire de chaussettes, d'autant plus qu'il en a plein son tiroir. Le lendemain de leur dispute, le lapin lui sculpte un nouveau bonhomme de neige pour se faire pardonner et le petit garçon lui offre une nouvelle paire de chaussettes. Quant au loup, il se rend compte que sa colère est démesurée et qu'elle effraie le bébé pingouin. Il multiplie alors les acrobaties comiques pour le rassurer. Force est de constater que les personnages relèvent donc progressivement le grand défi qu'est l'apprentissage du partage et du pardon.

### DES PRÉJUGÉS VERS LA TOLÉRANCE

Faire preuve de courage est également un défi qu'il faut parfois relever pour vivre une amitié. Le court métrage *Moroshka* nous le montre parfaitement : alors que le personnage éponyme et ses amies jouent insouciamment à colin-maillard, un gigantesque loup fait irruption dans leur village. Tous les habitants sont effrayés par l'animal et tentent de le chasser, à l'exception de la petite Moroshka qui le cache secrètement dans sa grange, le soigne et le nourrit. En

décidant d'apporter son soutien au loup quoi qu'il en coûte, l'enfant refuse de se comporter comme le reste du groupe, de céder à la pression sociale. Elle agit selon ses propres convictions. Tout au long du film, des motifs sont régulièrement distillés pour différencier Moroshka des autres habitants du village. Par exemple, dans la scène d'introduction, la petite fille blonde se distingue clairement de ses amies, qui sont toutes rousses. De même, lorsqu'elle cueille des baies pour le loup, elle trouve de nombreuses mûres noires, mais une seule mûre blanche, qui fait figure d'exception. La présence de ce fruit n'est pas anodine : « moroshka » désigne la « mûre blanche » en russe, une baie très appréciée dans les pays de l'Est. C'est pourquoi on retrouve ce petit fruit sur le logo-titre du film. Tandis qu'elle a les yeux bandés pour jouer à colin-maillard, Moroshka est la seule à toucher le loup sans crainte. Son aveuglement momentané lui permet en fait de voir au-delà des apparences : elle ne cède pas à la peur et voit ainsi dans le loup un être fascinant. Ce *topos* de la cécité clairvoyante nous rappelle qu'il est souvent nécessaire de s'affranchir des préjugés pour agir avec lucidité envers les autres. À l'inverse, les autres villageois apparaissent comme un groupe qui agit sans discernement. La présence des moutons tout au long du film est significative : si, en russe, le terme « mouton » n'est pas utilisé comme une métaphore pour désigner des êtres humains influençables comme c'est le cas en français, il est employé pour souligner le manque de réflexion de certaines personnes. Les moutons, représentés comme peureux, maladroits et ridicules, ne font que mettre en exergue l'intelligence, le courage et la détermination de Moroshka. Cette intrigue et ces personnages peuvent alors nous faire penser à plusieurs périodes historiques très sombres et nous rappeler que l'on doit parfois la survie de milliers d'êtres humains au courage de quelques-uns.

Moroshka ne se trompe pas sur le chapitre du loup, il se révèle effectivement très différent de ce que l'on pouvait imaginer. Dans l'imaginaire collectif, le loup s'est imposé, à travers les faits divers mais aussi des fables et des contes, comme un animal dangereux, mangeur d'enfants, autrement dit comme un personnage peu fréquentable. Alors qu'il est représenté au début du film, conformément à ce stéréotype, comme une ombre menaçante qui se dissimule dans les montagnes et obscurcit tout le village, Moroshka le découvre un peu plus tard caché dans sa grange, manifestement en détresse. Le renversement de situation



est encore plus frappant dans la dernière partie du film : le loup quitte la grange pour échapper aux villageois et la petite fille part à sa recherche dans les bois. Elle enfle alors un capuchon rouge et emporte un panier contenant des galettes. Le court métrage est ainsi être une réécriture du conte *Le Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault : ce n'est plus le loup qui guette la petite fille pour la dévorer, mais la petite fille qui recherche le loup pour lui venir en aide.

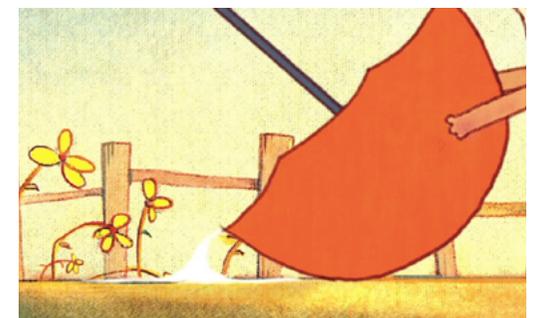
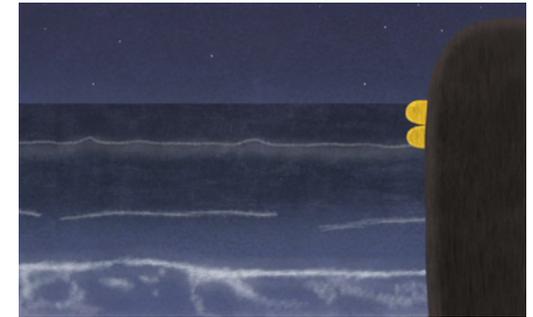
On retrouve ce même renversement de situation qui met à mal les clichés dans *Au revoir, Été*. En effet, loin d'être un danger pour le petit pingouin, le loup semble inoffensif. Lors de la rencontre, ce n'est pas lui qui court après le pingouin pour le manger, mais le pingouin qui le poursuit pour qu'il s'occupe de lui et l'héberge. L'arrivée du bébé pingouin rappelle même le conte *Les Trois Petits Cochons* dans lequel le loup tente de rentrer par la cheminée pour dévorer un petit cochon. Ce décalage entre ce que l'on attend des personnages et la façon dont ils se comportent crée un effet de surprise humoristique. De surcroît, le moment du repas cristallise parfaitement dans les deux courts métrages cette volonté des réalisatrices de détourner l'image d'Épinal du loup pour inviter le public à prendre de la distance avec les idées reçues : le loup d'*Au revoir, Été* finit par manger de la pastèque avec le bébé pingouin, et celui de *Moroshka* devient végétarien pour épargner les moutons. Ces scènes nous rappellent que « compagnon » signifie étymologiquement « celui avec qui l'on partage le pain ».

Les deux courts métrages se terminent sur une séparation des personnages. En effet, pour ne pas tomber aux mains des villageois, le loup de *Moroshka* quitte le village et ses environs. La scène finale donne au film des airs de conte étiologique : la petite fille offre au loup une galette qui se transforme en lune dans le ciel. Puis, après avoir partagé ce dernier repas sous un ciel étoilé, le loup saute par-dessus un fleuve pour rejoindre les montagnes. De même, le loup d'*Au revoir, Été* constate, le soir de l'anniversaire du pingouin qui a bien grandi depuis son arrivée dans la chaumière, qu'il est parti en mer rejoindre les siens. Le titre *Au revoir, Été* est donc en fait une métonymie : ce n'est pas tant à la belle saison que le loup fait ses adieux qu'au compagnon avec qui il a partagé ces beaux jours. Comme le souligne Éva Morand de L'Archipel des lucioles, « *les enfants sont eux-mêmes confrontés à des*

*séparations, notamment quand ils déménagent ou changent d'école. Les adieux des personnages font donc facilement écho à leurs propres expériences.* » Alors que la musique de fosse intensifie la tristesse de la séparation dans *Moroshka*, ce sont les sons de la nature, notamment le bruit des vagues, qui créent un fond sonore mélancolique dans *Au revoir, Été*. Le fait que, dans les deux cas, les scènes de fin aient lieu en pleine nuit au bord de l'eau crée une concordance entre les paysages et l'intériorité des protagonistes. Les réalisatrices se réapproprient le *topos* romantique du paysage-état d'âme, la nature reflète ainsi les émotions des personnages et renforce celles du public.

### DE L'INDIVIDUALISME VERS LA SOLIDARITÉ

Dans les courts métrages *Bienvenue chez moi !* et *Chanson pour la pluie*, la nature a une place encore plus importante, elle fait partie intégrante de l'intrigue. En effet, sur son site internet, la réalisatrice de *Chanson pour la pluie*, Yawen Zheng, explique : « *Through this story, I want to show the difference between city and nature.* » Elle met ainsi en scène un petit citadin qui se promène en ville lors d'une averse et aperçoit dans la rue un renard tentant désespérément de recueillir de l'eau de pluie dans un sac en plastique percé. Cette étrange apparition inscrit le film dans le registre fantastique tel que l'a théorisé Tzvetan Todorov dans son *Introduction à la littérature fantastique* (1970) : la situation initiale présente un moment banal du quotidien d'un personnage, en l'occurrence un trajet en ville sous la pluie, et, lorsqu'un événement extraordinaire survient – ici la rencontre avec un renard anthropomorphe –, le protagoniste, et par extension le public, hésite sur sa véracité. On voit effectivement le petit citadin se frotter les yeux quand il découvre le renard. Une fois remis de sa stupeur, il fait de son mieux pour aider l'animal. Tout comme *Moroshka* fait figure d'exception dans son village, le petit garçon de *Chanson pour la pluie* est le seul à se soucier du renard, les autres habitants semblant très individualistes : un cycliste éclabousse le petit garçon sans même lui présenter ses excuses et le marchand d'une boutique refuse de lui vendre à moindre coût un récipient pour remplacer le sac plastique troué. Par chance, le parapluie du petit citadin lui échappe des mains et les deux compagnons se rendent compte qu'une fois à l'envers, il recueille parfaitement les gouttes de pluie.



À la fin de la journée, le petit garçon raccompagne le renard devant un pont. Celui-ci semble marquer la frontière entre deux univers : un côté est plongé dans la grisaille urbaine alors que les couleurs chaudes du soleil et de la nature illuminent l'autre. Cette image est une métaphore, elle attire notre attention sur le fait que, bien souvent, la ville est conçue comme complètement déconnectée de la nature : cette dernière ne fait tellement plus partie du quotidien des citadins qu'elle semble littéralement appartenir à un autre monde. Le renard quitte le petit garçon et passe sous le pont pour rejoindre sa maison et son jardin, où ses fleurs l'attendent. On comprend qu'elles avaient besoin d'eau, la pluie recueillie dans le parapluie permet au renard de les arroser. Cette pénurie d'eau peut nous faire penser aux périodes de sécheresse de plus en plus fréquentes en raison du changement climatique. Or, sans l'aide du petit citadin, le renard serait encore en train de tenter de recueillir les gouttes de pluie dans un sac en plastique troué, tout comme les Danaïdes, ces figures mythologiques condamnées à remplir aux Enfers un tonneau d'eau percé pour laver leurs péchés. Autrement dit, le film semble suggérer que résoudre certaines problématiques seul est vain et absurde et que l'entraide et le partage sont souvent indispensables.

Le lendemain matin, lorsque le petit garçon tente de rejoindre son nouvel ami, le pont n'a plus rien d'extraordinaire, il n'ouvre plus sur un autre monde. On peut alors penser que le personnage a tout imaginé ou qu'il a rêvé. Tandis que la déception et la tristesse s'emparent de lui, le petit citadin découvre finalement que son compagnon a déposé en son absence son parapluie et une fleur de son jardin pour le remercier. Ce dénouement valide le phénomène surnaturel. L'hésitation fantastique est résolue, le court métrage bascule donc finalement dans le fantastique-merveilleux. En recourant à ce registre, la réalisatrice nous invite à poser un autre regard sur l'environnement et sur les êtres qui nous entourent, à réenchanter la ville. Les gros plans sur ce qui peut ne sembler que des détails dans le paysage urbain, notamment un oiseau qui apparaît dans la scène d'ouverture puis au dénouement, nous montrent que la nature comme la poésie font partie intégrante de la ville si on leur accorde davantage d'attention. Yawen Zheng clarifie ses intentions en dédiant son film, au générique final, à « *Mother Nature* ».

Le court métrage *Bienvenue chez moi !*, quant à lui, se déroule dans un lieu qui cristallise à lui seul les enjeux climatiques : la banquise. En effet, il met en scène une petite Inuite qui découvre un matin que son igloo est en train de fondre à cause du réchauffement de la planète. Elle part alors sur son traîneau à la recherche d'un nouvel abri. Elle s'arrête une première fois pour pêcher. Cette scène peut nous faire penser au film *Nanouk*, considéré comme l'un des premiers documentaires sorti au cinéma. Le réalisateur Robert Flaherty y donne à voir le quotidien d'un Inuit, notamment la pêche et la chasse, au début du XXe siècle. La petite Inuite de *Bienvenue chez moi !* pêche sous la glace comme Nanouk, mais elle est confrontée à un nouveau problème : l'accumulation de déchets. C'est précisément sous ces déchets qu'elle découvre un pingouin, qui manque de mourir étouffé par des objets en plastique. S'ensuivent deux autres rencontres, qui illustrent chacune une problématique environnementale : la petite Inuite délivre d'un piège un renard des neiges, puis tente de sauver un ours blanc à la dérive. Seulement, en essayant de ramener ce dernier sur la glace ferme, elle tombe elle-même dans l'eau. Un narval, accompagné du pingouin et du renard que la petite Inuite a aidés précédemment, vient alors la secourir. Tout comme dans *Chanson pour la pluie*, seule l'entraide entre les personnages, véritable cercle vertueux, permet de résoudre les problématiques climatiques. Ces dernières nous rappellent que, dans la mesure où nous partageons la même planète, nous sommes tous étroitement liés les uns aux autres et avons besoin de la solidarité de chacun.

Au dénouement, la petite Inuite a trouvé un nouveau foyer : elle a recyclé des déchets pour construire une maison sur le dos du narval avec ses amis. Moon Suehyun a elle-même utilisé des matières recyclées, notamment du papier, du carton et du tissu pour réaliser son film. Elle invite ainsi le public à avoir un autre rapport, non seulement à l'environnement et aux êtres que l'on rencontre, mais aussi aux objets. Ce qui semble n'être qu'un déchet peut devenir une ressource. En définitive, l'écologie se révèle être la conscience de notre totale interdépendance avec ce qui nous entoure.

Dans toutes ces expériences de l'altérité que vivent les personnages de *Mes petits compagnons de route* se joue finalement un



véritable apprentissage. Comme l'explique Anne-Claire Kleindienst, « *Assez naturellement, [l'enfant] s'en va en dehors de son premier espace d'appartenance pour élargir le champ des possibles, mais aussi pour mieux se connaître, savoir qui il est. Il a besoin d'autres regards, d'autres confrontations, d'autres étayages pour "s'individuer", devenir soi par distinction ou similitude aux autres, confronter des façons de jouer, des façons d'être, de se parler, de comprendre la vie. En un mot, on ne va développer la relation à soi, la relation aux autres et la relation au monde qu'en allant emprunter le regard de l'autre, faire l'expérience de ne pas être d'accord, être inspiré, parfois contrarié ou challengé par d'autres.* »

On peut faire la rencontre de ces compagnons de route dans la vraie vie, mais aussi dans les livres ou dans les films. Le temps d'une séance, ils nous accompagnent et l'on en sort grandi. Allons donc au cinéma, il est bien possible que nous nous y fassions des amis !

## NOTES

1 - « *À travers cette histoire, je veux montrer la différence entre la ville et la nature.* », <https://yawenzheng.weebly.com/the-song-for-rain.html>

